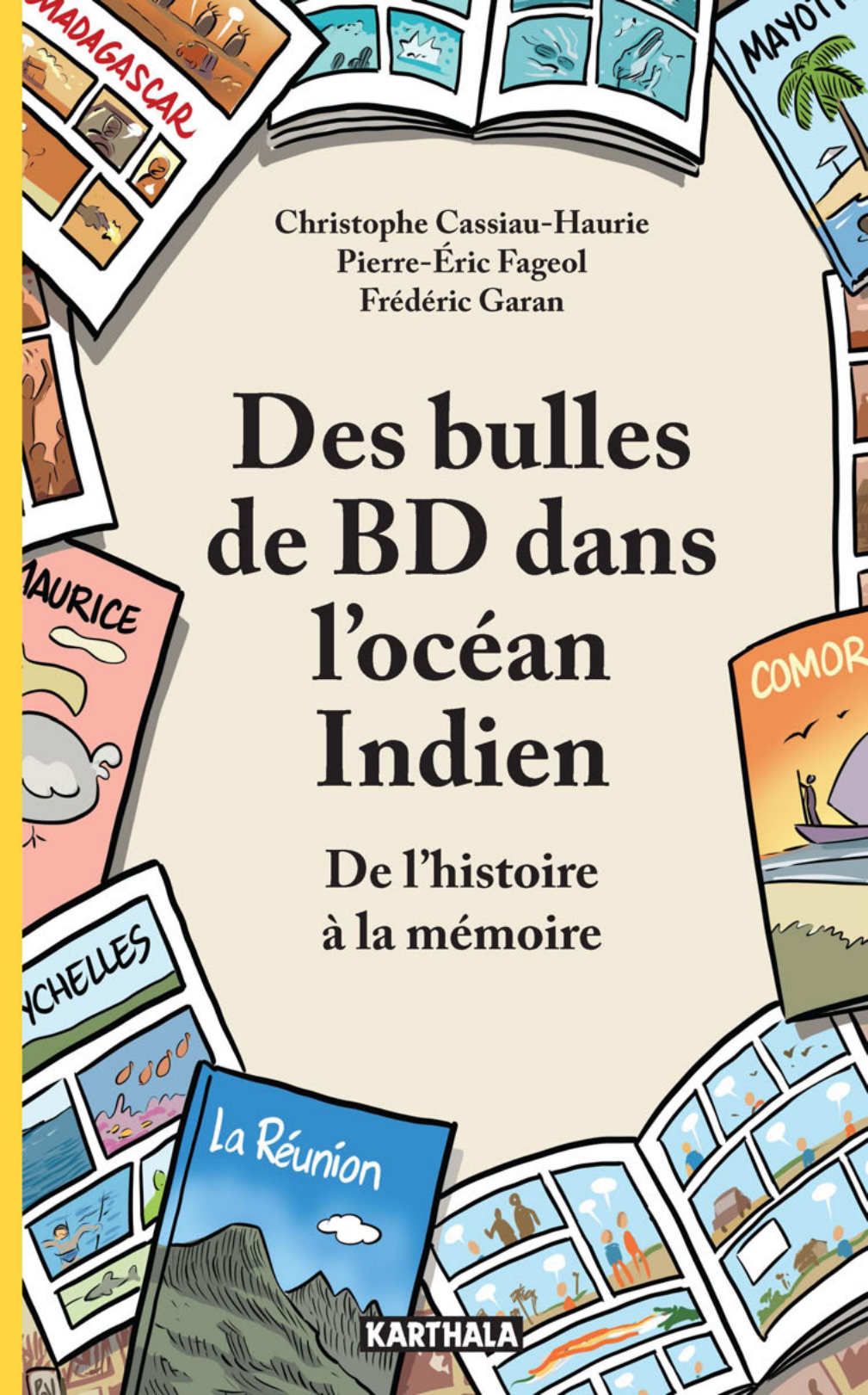




Christophe Cassiau-Haurie
Pierre-Éric Fageol
Frédéric Garan

Des bulles de BD dans l'océan Indien

De l'histoire
à la mémoire

KARTHALA



Collection Esprit BD

Des bulles de BD dans l'océan Indien

De l'histoire à la mémoire

Depuis les années 1970-1980, la bande dessinée connaît un essor notable dans le sud-ouest de l'océan Indien. À travers récits en cases, romans graphiques ou bandes dialoguées, les auteurs y traduisent une vision singulière de leur environnement et des réalités culturelles propres à la région.

Cet ouvrage propose une lecture croisée de l'histoire de la bande dessinée dans ces territoires, en soulignant leurs particularités respectives. Il explore également la manière dont ce médium traite des enjeux majeurs partagés par les îles de la zone : esclavage, engagisme, guerres mondiales, mouvements nationalistes ou encore problématiques sociales contemporaines.

Ces thématiques permettent de confronter histoire et mémoire, en particulier à travers les œuvres récentes, nombreuses à La Réunion, qui mettent en lumière des questions mémorielles sensibles, comme celle des « enfants de la Creuse ».

C'est ce parcours entre récit graphique, mémoire collective et histoire régionale que nous invitons le lecteur à découvrir.

***Christophe Cassiau-Haurie**, Conservateur général des Bibliothèques, est responsable de la Bibliothèque universitaire du Studium (Strasbourg) et spécialiste de la BD d'Afrique et de l'océan Indien. Il est l'auteur de douze ouvrages critiques ou historiques sur le sujet.*

***Pierre-Éric Fageol**, Maître de conférences HDR à l'INSPE de La Réunion (laboratoire ICARE), est spécialiste de l'histoire coloniale et de l'histoire de l'éducation. Il est rédacteur en chef de la revue Outre-mers. Revue d'histoire coloniale et impériale et directeur de publication de la revue Tsingy.*

***Frédéric Garan**, Maître de conférences HDR à l'université de La Réunion (laboratoire OIES), est spécialiste d'histoire coloniale. Il est directeur de publication de la revue Tsingy.*



UR UNIVERSITÉ
DE LA RÉUNION

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE

ISBN 978-2-38409-364-9

PRIX : 30 €

Des bulles de BD dans l'océan Indien

De l'histoire
à la mémoire

KARTHALA sur Internet :
<http://www.karthala.com>

Païement sécurisé

Collection Esprit BD

Dirigée par Philippe Delisle

La bande dessinée est devenue un média incontournable, qualifié aujourd'hui de 9^e art. Derrière ce terme générique, se cache une production multiforme. La BD se décline en variantes nationales (école franco-belge, comics américains, mangas japonais), en types artistiques et graphiques (couleurs ou noir et blanc, planches classiques ou éclatées...) et en divers formats, qui sont autant de reflets des sociétés dans lesquelles elle est produite. Elle est en effet aussi bien le miroir des imaginaires ambiants qu'un instrument de communication.

La collection « Esprit BD » entend se pencher sur la littérature en images, avec un regard historique et sociologique, afin de faire ressortir les représentations construites par ce média à travers le temps et des thématiques différentes. On s'interrogera par exemple sur l'image du chien dans la BD pour enfants et sur la construction d'une certaine vision de la conquête de l'Ouest. Certains thèmes qui entrent dans le « périmètre historique » de l'éditeur Karthala pourront être abordés à travers le prisme du 9^e art, comme l'histoire de la traite négrière, ou encore les religions extra-européennes.

Couverture: Pov
Conception graphique: Cyrille Fourmy

© Éditions Karthala, 2025
ISBN: 978-2-38409-364-9

*Christophe Cassiau-Haurie
Pierre-Éric Fageol
Frédéric Garan*

Des bulles de BD dans l'océan Indien

**De l'histoire
à la mémoire**

Éditions KARTHALA
22-24 boulevard Arago
75013 Paris

Introduction

Les étals des marchés de Tananarive croulent sous les tableaux en marqueterie reprenant les couvertures des albums de Tintin. Parmi eux, on peut trouver diverses versions d'un hypothétique «Tintin à Madagascar», soit sous la forme de créations originales, soit par la simple «malgachisation» de la première de couverture de *Tintin au Congo*. Certains créateurs ont même poussé l'audace jusqu'à envisager l'existence d'un «Tintin à Tana». Mais, force est de constater que Tintin n'est pas venu à Madagascar. Corto Maltese non plus. Il semble que le sud-ouest de l'océan Indien, que ce soit la Grande île, les Seychelles, Mayotte ou les Mascareignes, n'ait pas vraiment inspiré la bande dessinée classique.

Il n'y a guère que Michel Vaillant qui fait une escale à La Réunion dans *Rallye sur un volcan*. Nous sommes alors au début des années 80 et les stéréotypes vont bon train. Apprenant le départ de Michel, Madame Vaillant ne peut s'empêcher de hurler «comment ça Henri, mais c'est un pays de sauvages», après que le patriarche enthousiaste ait félicité son fils en lui disant «sacré veinard, c'est un chouette endroit où tu vas te rendre», et avant de conclure que «cette île est superbe, grandiose... et on y trouve les plus jolies filles du monde!». Agnès, la belle-sœur, surenchérit alors en soulignant qu'«on dit même qu'elles recherchent les blancs pour les épouser...». Les femmes poursuivent seules la conversation, Madame Vaillant n'en démordant pas :

Alors toi, Françoise, après ce que tu as entendu, tu es toujours d'accord pour que ton mari aille seul sur cette île de perdition?!?

L'épouse de Michel ne la contredit pas sur le fond :

- D'abord, j'ai entière confiance en Michel! Ensuite, il a grand

besoin de se changer les idées et ce voyage seul, lui fera le plus grand bien.¹

Avec ces deux premières pages, le décor est donc posé, et la caricature ne va que très peu se modifier sur place. L'île est un «kaléidoscope des races» composé des Créoles, «qui descendent des premiers colons de race blanche», des Chinois «qui vendent de tout», des «Z'arabes», «Indiens de Bombay [qui] se réservent le moyen et le grand commerce», des «Cafres» qui «descendent d'esclaves importés de toutes les régions d'Afrique ou de Madagascar» employés en qualité de dockers ou de porteurs, les «Malabars», «en majorité travailleurs agricoles» et enfin les «Z'oreilles», «les blancs fraîchement débarqués qui ne pigent rien aux questions posées en créole». C'est bien entendu un «Z'oreille» qui nous brosse ce tableau sur fond d'une carte de La Réunion. Nous avons donc maintenant toutes les informations pour comprendre le pays. D'autant que finalement, les Réunionnais vont se faire plutôt rares dans cette histoire. On croise furtivement l'inquiétant Corneille, coupeur de canne chargé d'entraîner Michel et son prototype automobile «vers un endroit où personne ne pensera [à venir le] chercher, au cœur du cirque de Mafate» (alors que la carte du début fait bien apparaître qu'il n'y a pas de route dans Mafate !). La belle Danièle et le mystérieux Joseph Lon Mon Poy ont des rôles plus importants.

L'aventure est prétexte à faire découvrir La Réunion, un territoire ultramarin des années 80 qui ressemble plus à celle des années 50 (pages 10 et 28), où s'oppose la modernité des voitures de course au traditionalisme local. L'histoire reste confuse, puisque les «méchants» disparaissent emportés par l'éruption du Piton de la Fournaise sans que l'on découvre leur motivation. Et ce ne sont ni Danièle, ni M. Poy, qui aident le champion, qui apportent des réponses. M. Poy, *a priori* simple boutiquier chinois (page 17), est en fait au courant de tout, y compris des secrets industriels

1 Jean Graton, *Rallye sur un volcan* (édition originale 1981), réédition Graton Éditeur, 2010, p. 4.

de la firme Vaillant. Il connaît de plus des « célébrités du journalisme, des arts et de la politique du monde entier », comme en témoigne son livre d'or mais, qui est-il vraiment ? Mystère. Il reste jusqu'au bout l'image du Chinois énigmatique, se contentant d'un simple sourire pour répondre à la question de Michel : « Ils sont tous venus ici ? ! Vraiment ? ! ». N'est-il pas en fait le chef d'une triade plutôt qu'un simple épicier ? Quant à Danièle, sa relation avec Michel, quoique platonique, est pleine de sous-entendu et, au final, elle restera pour le coureur une « étrange et jolie fille de l'île ». Nous ne nous sommes finalement pas vraiment éloignés de la vision initiale de Madame Vaillant.

Ce n'est donc pas avec Michel Vaillant que la BD classique nous permet de découvrir le sud-ouest de l'océan Indien, et encore moins son histoire. Par la suite, d'autres auteurs métropolitains s'intéressent aux îles de la région. Ce fut le cas pour La Réunion de Jean Claude Denis, avec *Bonbon piment*, qui fut réédité en 1987 par une librairie de Saint-Denis, quelques années après les premières productions locales qu'étaient l'*Histoire de La Réunion par la bande dessinée* (Jacaranda, 1975) et le diptyque de *La Buse* (1978, après une première diffusion à *Télé 7 jours réunion*). Mais La Réunion n'est pas la seule île à avoir servi de simple décor à des albums de BD métropolitains, ce fut également le cas de Madagascar, Maurice, les Seychelles ou Rodrigues (voir : *L'arbre des deux printemps*, album collectif en hommage au dessinateur Will) pendant de nombreuses années.

Il faudra attendre le début des années 2000 pour que des auteurs installés sur place fassent entendre auprès du public métropolitain une autre musique, celle de réalités bien plus complexes que le soleil, la mer et la plage. Ce fut le cas pour La Réunion d'Appollo et Serge Huo-Chao-Si (*La grippe coloniale* en 2003), pour Mayotte de Charles Masson (*Droit du sol* en 2009) ou pour Maurice de Laval Ng. Ce mouvement fait tache d'huile et

influence leurs confrères métropolitains. De fait, de nos jours, les albums produits par des auteurs métropolitains se déroulant dans l'océan Indien ont nettement gagné en qualité et en respect des situations locales².

C'est à la production locale, que ce soit pour les auteurs comme pour les éditeurs que cet ouvrage s'intéresse. Même si elle est peu connue en France métropolitaine, elle s'avère extrêmement riche, et éclot à partir des années 80, autour de nombreux auteurs. Si Madagascar a été plus précoce et foisonnante, les crises économiques et politiques qu'a connues la Grande île ont fini par avoir raison de cette production. La situation est heureusement différente ailleurs, en particulier à La Réunion, avec des éditeurs qui assurent une production soutenue et qui connaît un nouvel élan depuis le début des années 2000. De cette manière, les auteurs de l'océan Indien produisent des histoires et des albums de qualité, certains mettant en scène des personnages emblématiques de la culture locale qui sont devenus très populaires comme Tiburce (Réunion), Benandro ou Tefy et Tiana (Madagascar), Zak (Seychelles), Bao (Mayotte)...

C'est ainsi un voyage à travers les îles du sud-ouest de l'océan Indien que nous vous proposons, avec une grande île, Madagascar et de plus petites que sont La Réunion, Maurice, Mayotte et les Seychelles. A priori, ce n'est pas pour la BD que l'on pense à elles. Mais, à bien y regarder, elles sont d'une très grande richesse dans le domaine du 9^e art. La première partie de l'ouvrage permet de poser le panorama, de faire le tour de tous ces territoires, en racontant pour chacun l'histoire de « sa » bande dessinée. Des territoires qui diffèrent par bien des aspects, et pas seulement leur taille, mais qui ont en commun d'avoir été, plus ou moins longtemps, à des époques différentes, des colonies françaises. Il en résulte pour la

2 La liste serait très longue mais citons cependant : *Les esclaves oubliés de Tromelin*, *Rivages de la colère* (Chagos), *La pès rekin*, *Nous ne serons jamais des héros* ou *Ne lâche pas ma main* (La Réunion), *Les horizons amers* (Maurice), *Comme un poisson hors de l'eau*, *Sous le tamarinier de Betioky* ou *Vazahabe !* (Madagascar)...

BD un héritage commun, le français, auquel sont venus s'ajouter les différents créoles, l'anglais à Maurice et aux Seychelles, et bien sûr le malgache à Madagascar. Ainsi, avec le 9^e art, nous sommes bien dans cet espace indianocéanique, tel que le concevait Camille de Rauville dans les années 1960, un espace où se matérialise une communauté culturelle et linguistique.

La BD est également un moyen d'aborder l'histoire de ces îles. Ce sera l'objet de la seconde partie. Comment la bande dessinée est-elle utilisée à des fins didactiques ? Quelle représentation donne-t-on, que ce soit dans la BD dédiée aux plus jeunes ou celle plus commune d'aventures, de phénomènes majeurs de l'histoire que peuvent être l'esclavage, l'engagisme ou les guerres qui ont touché la région ? Autant de questions auxquelles nous tenterons de répondre et qui permettent d'introduire un dernier point, omniprésent dans les BD les plus récentes : qu'en est-il de la mémoire, des mémoires qui se télescopent, des hommes, des peuples, des nations des îles du sud-ouest de l'océan Indien ? Histoire(s) et Mémoire(s), à travers le prisme de la BD, sont donc les fils conducteurs qui nous guident tout au long de ce livre.

PARTIE I

Histoire
de la BD
dans l'océan
Indien

Chapitre I.

Les *tikomik* de l'île Maurice

Indépendante depuis 1968, peuplée de 1,3 million d'habitants, l'île Maurice a une grande tradition littéraire, même si pendant très longtemps, le pays n'a compté aucune maison d'édition privée. De nos jours, l'association des éditeurs mauriciens regroupe plusieurs membres : les deux maisons d'édition leaders sur le marché sont les *Éditions de l'océan Indien* et les *Éditions Le Printemps* qui ont longtemps produit et diffusé des manuels scolaires. Derrière, suivent *Vizavi*, *Ledikasyon pu travayer* auxquels se rajoutent les *Éditions de la tour*, *Immedia*, *Pamplemousses Édition* et *Atelier des nomades*. Fait assez rare pour un petit pays dit du Sud, l'île Maurice compte donc un marché intérieur finalement assez dynamique en matière d'édition. Cette exception s'applique également au 9^e art même si les auteurs mauriciens sont surtout visibles à l'étranger.

L'histoire de la BD à Maurice remonte à plusieurs décennies. Elle commence en 1957 avec le journal *Action*, qui, avec une liberté de ton et un humour satirique, devient très vite un journal populaire au sein de la population mauricienne. Dès le premier numéro du journal – le 25 janvier – une bande dessinée narre les aventures de *Pierre Kirouille*, *reporter détective* avec une histoire intitulée *Le trésor de Surcouf*. Cette série était signée Rog, pseudonyme de Roger Merven, le rédacteur en chef du journal. Malheureusement, cette (mini-)série humoristique s'arrêtera au bout de cinq numéros (le 5 février de la même année). Elle n'en constitue pas moins les débuts de la BD à Maurice et un curieux OVNI graphique et artistique, du fait de son originalité rarissime à cette époque dans un pays du Sud. Par la suite, Roger Merven commencera une longue carrière de caricaturiste marquée au début par des personnages aux grosses têtes et aux petits corps, inspirés par le magazine britannique *Punch*. Pendant

longtemps, lui et Yvan Martial seront les principaux caricaturistes politiques de la presse mauricienne, soulignant les travers des puissants dans l'*Express*, avec, en 1980, la série *Renouveau mauricien* qui épingle le gouvernement à chaque édition. À partir de mars 1958, Jac, nom de plume de Jacques Charoux, reprend le flambeau et dessine également des mini-séries oscillant entre caricatures et strips sans paroles mettant en scène le même personnage : un cul-de-jatte dans *Les Demi-Portions* et un mendiant dans *Bon dié béni ou*.

Les premières planches illustrées en couleur sur l'île seront l'œuvre du peintre Ismet Ganti qui, en mai juin 1970, publie dans le n° 14 de la revue *Virginie, le magazine de la Mauricienne*, le début (2 planches) d'une série inspirée d'un de ses poèmes : *La Légende de Menala*. Malheureusement, ce magazine qui perdurera jusque dans les années quatre-vingt ne continuera pas la série.

De la difficulté de définir ce qu'est un album Mauricien...

L'année 1975 fut celle de la publication de *Repiblik z'animo*, « première BD en langue créole » et « premier album de BD mauricien ». Tout d'abord publiée en feuilleton entre novembre 1974 et le 1^{er} avril 1975 dans le quotidien *Libération*, organe de l'UDM³. Dès le lendemain de la dernière planche (celle numérotée 90), un encart publicitaire paraît dans ce même quotidien annonçant la commercialisation de la BD. L'album fut édité à 5 000 exemplaires. Un millier fut directement vendu et le reste distribué dans des salles de rédaction et réunions politiques. Longtemps considéré comme la première BD Mauricienne, *Repiblik z'animo* s'est révélé être en réalité un simple ouvrage de déstabilisation politique piloté par la CIA à l'époque de la guerre froide dans plusieurs pays du tiers-monde séduits par la tentative communiste. De fait, la diffusion de cet album sur le territoire

3 Union Démocratique Mauricienne, l'un des principaux partis politiques mauriciens dans les années soixante-dix.

Mauricien montre bien la fragilité de la séparation entre l'art et la politique et de la difficulté de faire abstraction de l'environnement et des événements politiques qui entourent la carrière d'un artiste ou la création d'une œuvre.

Cette bande dessinée est un réel mystère pour tous les amateurs et n'a manifestement pas encore livré tous ses secrets. Surgie dans un pays qui n'avait aucune tradition en la matière, elle n'a entraîné aucune vague particulière en faveur du développement de la BD (l'album suivant viendra 10 années après). Seul ouvrage local de ce type durant toute la décennie soixante-dix, *Repiblik z'animo* apparaît comme une météorite dans l'histoire de l'édition mauricienne. L'auteur, lui-même, reste un mystère. Il n'est pas crédité sur la couverture, où n'apparaît qu'un nom, celui de Zorze Orwell, version créolisée du nom de l'écrivain et journaliste irlandais Georges Orwell (1903-1950). Il n'y a pas, non plus, de page de titre donnant des éléments d'identification, excepté cette mention au bas de la première planche : « *Tradiction : Rafik Gulbul* » ainsi qu'un sous-titre : « *Dictature Napoléon Cosson* », soit la « *Dictature de Napoléon Cochon* ».

Cet album est entré à la fois dans l'histoire éditoriale du pays et au dépôt légal de la Bibliothèque nationale sous le nom de « *Repiblik z'animo* de Rafik Gulbul ». Le « traducteur » Rafick (de son prénom non créolisé) Gulbul, qui travaillait dans le cabinet juridique de son frère, n'était pas dessinateur et n'a jamais rien publié d'autre part la suite. Le fait qu'aucun nom de dessinateur ne soit mentionné brouille encore plus les pistes quant aux auteurs de l'album. Il convient de souligner à ce stade que George Orwell, cité sur la couverture de *Repiblik z'animo*, est connu comme l'auteur de la célèbre fable animalière *Animal Farm* (*La ferme des animaux* en français) dans laquelle il se livre à une critique sévère du totalitarisme, notamment stalinien. Dans les années 1970, la version originale en anglais de cet ouvrage figurait au programme des textes de littérature anglaise prescrits au niveau du baccalauréat, géré par l'examineur officiel de l'État mauricien, à savoir l'Université de Cambridge en Angleterre.



Figure 1

Rafik Gulbul (trad.), *Repiblik zanimò*, 1976.

Un début d'explication peut être recherché dans la situation politique de l'époque. L'indépendance de l'île Maurice date du 12 mars 1968. Celle-ci fait suite aux élections législatives du 7 août 1967 où le parti travailliste pro-indépendantiste, en coalition au sein d'un Parti de l'Indépendance, avait obtenu la majorité des sièges au parlement. Dix-huit mois plus tard (octobre 1969), une alliance avec l'ancien anti-indépendantiste PMSD (Parti Mauricien Social-Démocrate) dirigé par le flamboyant Gaëtan Duval, est scellée alors qu'une nouvelle opposition de gauche incarnée par le MMM (Mouvement Militant Mauricien) s'organise progressivement autour de thèmes révolutionnaires proches du marxisme et de la nécessaire lutte contre le néocolonialisme, le sous-développement et la pauvreté, pénétrant dans l'arène politique à la fois par ses prises de position et par sa maîtrise du monde syndical. La légitimité politique de ce nouveau parti, jusque-là extraparlamentaire, sera confirmée par l'élection partielle remportée en septembre 1970 à Triolet (fief du pouvoir travailliste) par le candidat du MMM, Dev Virahsawmy⁴. Une période trouble s'ensuivra avec la proclamation de l'état d'urgence, l'emprisonnement sans jugement des dirigeants du MMM et la censure de la presse obligée de se soumettre à une autorisation préalable. Enfin, les élections législatives, prévues pour 1972, sont renvoyées *sine die*. L'île Maurice était alors le seul pays indépendant démocratique de la région : Madagascar vient de basculer dans un régime militaire ; l'apartheid sévit en Afrique du Sud et en Rhodésie ; la Namibie, Les Comores et les Seychelles sont encore des colonies et La Réunion, déjà un département français.

Le style de gestion de Gaëtan Duval, ministre des Affaires étrangères et leader du PMSD, indispose plusieurs de ses collègues de parti qui décident d'en créer un nouveau : l'*Union Démocratique Mauricienne* (UDM) fin 1970. Parmi les illustres membres de l'UDM figurent l'avocat Guy Ollivry, Maurice Lesage, l'enseignant Raymond Rivet, le syndicaliste Karl Offmann (futur Président de la République), le Rodriguais Clément

4 Dev Virahsawmy est l'un des plus importants auteurs en langue créole.

Roussety, l'industriel Gaëtan de Chazal (auteur de *L'histoire maritime des Mascareignes*), le journaliste et écrivain André Masson qui, ancien rédacteur en chef du *Mauricien* et redoutable politologue, prit en charge celui du journal du parti, *Libération* dont le tirage n'excédait guère 500 exemplaires. L'UDM devient alors le principal parti d'opposition parlementaire avec 11 députés sur 62⁵ pour faire face à la coalition au pouvoir⁶. Certains commentateurs pensent que l'UDM recevait divers financements de l'extérieur afin que ce parti puisse devenir une alternative à Gaëtan Duval affaibli politiquement. Un des sympathisants et activistes de l'UDM n'est autre que Rafick Gulbul, décédé en 1999 à 65 ans. Quel objectif poursuivait-il en traduisant la bande dessinée en créole *Republik Zanimu*? Était-ce une entreprise artistique ou une initiative politique? Que souhaitait-il en adaptant *Animal Farm* de George Orwell? Pourquoi utilisa-t-il le créole à un moment où, précisément, cette langue est devenue la langue par excellence du militantisme de gauche et où fleurissent çà et là des poèmes et des pièces de théâtre politiquement engagés ainsi que des romans?

Certains lecteurs mauriciens pouvaient voir dans *Republik z'animo* une dénonciation de la corruption, du favoritisme, du communalisme à travers les types de caractères représentés : le voleur, le jouisseur, le paresseux de façon assez caricaturale. L'œuvre de Rafick Gulbul peut être interprétée comme une «parodie du milieu politique mauricien»⁷ ou encore selon la revue *Notre librairie* (2000) comme une critique de la colonisation britannique et des balbutiements de la démocratie à Maurice. En réalité, qui sait lire le créole et interpréter le personnage du leader des animaux en révolte – le cochon Napoléon avec son énorme moustache – se rend compte que les flèches de l'ouvrage

5 Jusqu'aux élections de 1976 où l'UDM perdit tous ses sièges et disparut de la scène politique.

6 Gaëtan Duval, le ministre des Affaires étrangères mauricien et leader politique du PMSD, surnommait l'UDM l'Union des moustiques ou, même, l'Union des mulâtres, ce qui ne peut se comprendre que dans le contexte mauricien.

7 Christophe Cassiau-Haurie, *Îles en bulles la bande dessinée dans l'océan Indien*, CDM Édition, 2009, p. 27.

sont essentiellement dirigées contre un seul parti, le MMM, et son leader historique, Paul Bérenger, reconnaissable à ses moustaches. L'ouvrage est une charge féroce contre ce parti qui représentait à l'époque l'aile la plus à gauche du paysage politique local et se trouvait en pleine montée populaire. Le contexte de l'époque donne un début d'explication à cette attaque. Même si la date à laquelle auront finalement lieu les premières élections depuis l'indépendance de Maurice n'est pas connue⁸, la situation pour un parti centriste tel l'UDM est pour le moins préoccupante avec la montée du MMM qui a drainé vers lui des sympathies réelles à travers le pays. Pour l'UDM, le parti à abattre est bien celui-là avec ses forts relents marxistes. Le journal de l'UDM affiche d'ailleurs clairement et fièrement depuis sa création une devise explicite que le parti reprendra sur divers tons lors de la campagne de 1976 : *Il faut libérer la liberté*. L'album *Republik Zanimu* doit donc être replacé dans ce contexte et considéré comme un outil politique dirigé contre un adversaire présumé communiste, donc ennemi des libertés et de la démocratie. On est loin d'une démarche artistique.

Mais qui a dessiné cette bande dessinée ? D'où sort ce projet ? Qui a eu l'idée d'adapter en créole *La ferme des animaux*, charge antistalinienne du très socialiste Georges Orwell, auteur du célèbre *1984* ? Au risque de détruire la légende, l'origine de *Republik z'animo* doit être recherchée du côté de la CIA et de l'IRD, les services secrets britanniques. Suite au brûlot publié par Orwell en 1949 et qui fait adroitement le procès du stalinisme à travers une fable animalière (bien que Orwell ait toute sa vie été un homme de gauche), les services secrets américain et anglais, décident d'exploiter cet ouvrage sous différentes formes pour en faire l'épouvantail pouvant réduire l'expansion du communisme.

La mission des Américains fut d'organiser la réalisation et la diffusion le plus large possible d'un film d'animation. En 1951, la CIA rachète les droits d'adaptation cinématographique et, par le biais d'intermédiaires, charge l'américain Louis de Rochemont

8 Elles auront finalement lieu en 1976.

de produire un dessin animé⁹ que réaliseront John Hallas et son épouse Joy Batchelor¹⁰. Celui-ci sort en 1954, devenant le premier film britannique d'animation. Bien que pour John Hallas, «*this is not communist or anti-communist; it is a fable for all time; it is anti-totalitarian and it has a humanist message*»¹¹, le film, jugé trop anticommuniste, ne fut pas visible dans les salles françaises avant 1990¹². Une bande dessinée fut tirée du film et diffusée en même temps mais il ne s'agit pas de notre bande dessinée.

Celle des services secrets britanniques, et dont témoignent les documents déclassifiés en 1996, fut de réaliser une bande dessinée «libre de droits» et de la proposer à différents pays de leur zone d'influence où était perceptible une montée du communisme ainsi qu'un activisme conséquent en faveur de cette approche politique. Comme le souligne John Jenks¹³ «*dès juillet 1951, la bande dessinée était publiée en Inde, en Birmanie, en Thaïlande, au Venezuela et en Érythrée; d'autres diffusions étaient planifiées*». Andrew Defty¹⁴ apporte, lui, des précisions quant au produit distribué: «la bande dessinée – constituée de 90 planches de 4 images chacune – était largement publiée dans des journaux de l'Extrême et du Moyen Orient, d'Amérique Latine, de Ceylan, d'Afrique, des Caraïbes et d'Islande».

9 Cette histoire est bien connue actuellement. Elle a été décrite par Frances Stonor Saunders dans *Who paid the piper? The CIA and the cultural cold war*.

10 Le choix de réalisateurs britanniques s'explique parfaitement par la période, les États-Unis étaient en plein maccarthisme et la loyauté de nombreux réalisateurs américains mise en doute (voir l'ouvrage de Tony Shaw, *British Cinema and the cold war: the state, propaganda and the consensus*.) Hallas était un réfugié hongrois anticommuniste. Mais il n'est pas sûr que Batchelor et Hallas aient eu connaissance de l'origine des fonds.

11 "The cartoon that came in from the cold", *The guardian*, 7 mars 2003.

12 Ce qui n'a pas empêché la municipalité communiste d'Aubervilliers de programmer le film car selon le maire, c'était un hommage aux communistes!

13 John Jenks, *British propaganda and news media in the Cold War*, Edinburgh University Press International Communications, London, 2006.

14 Andrew Defty, *British anti-Communist propaganda and cooperation with the United States, 1945-1951*, <https://usir.salford.ac.uk/id/eprint/26637/1/08806632.pdf>

Républik z'animo correspond exactement à cette dernière description : 90 planches de bandes de 4 cases. Un des informateurs a, en son temps, pu examiner la version érythréenne, identique. Les habits du fermier correspondent à ceux portés en Angleterre dans les années cinquante et sont très loin de ceux que l'on pouvait trouver à Maurice à cette époque-là. Le décor intérieur de la ferme rappelle plus les cottages anglais avec des moulins et des peupliers en arrière-plan que les cahutes et fermes aux toits en tôle répandues dans la campagne mauricienne. Les rares personnages humains, enfin, sont très *british*, notamment le « négociateur » au chapeau melon (M. Pilkington), au pantalon à raies, au col montant amidonné et à la fine cravate noire ainsi que ses acolytes en gentlemen-farmers. Même le pub et la salle de club qui y sont présentés n'ont rien à voir avec le contexte mauricien. Enfin, le style graphique utilisé, qui relève du registre animalier stylisé, n'est pas de l'époque du milieu des années soixante-dix mais date d'une vingtaine d'années auparavant. Tout concorde donc : cette fameuse « première BD mauricienne » n'est qu'un simple objet de déstabilisation politique venu d'ailleurs et réinvesti sur place comme il l'avait été dans les pays cités plus haut. Selon les informations et les recoupements effectués, il n'est guère étonnant que les responsables politiques de *Libération* – on parle de Maurice Lesage comme ayant été l'idéologue et d'André Masson comme le politologue, tous deux décédés – aient pu, pour conforter leur lutte contre le communisant MMM, accepter de recevoir en cadeau cette bande dessinée libre de droits et sur laquelle il fallait plaquer des bulles « traduisant » ou « adaptant » un texte sommaire préexistant. Le travail de Rafick Gulbul, aidé en cela par ceux déjà cités, consista essentiellement à traduire cet album : il utilisa une graphie simple, proche du français restant en cela très traditionnel car il était hors de question d'adopter la graphie militante que l'on devait à Dev Virahsawmy et que les militants et intellectuels de gauche employaient. Le type de créole s'efforcera de rester à un niveau de langue populaire, sans fioriture ni pédanterie, sans vulgarité non plus.

La première bande dessinée mauricienne soulève encore bien des questions et il reste probablement bien des choses à en dire de même que des vérités pas forcément flatteuses. A-t-elle eu un impact quelconque sur la population et a-t-elle répondu à la volonté de ses créateurs, à savoir d'effaroucher les éventuels communisants ? Les outils manquent pour en discuter et aucun élément n'existe quant à une influence éventuelle de cette BD sur les choix politiques des Mauriciens. Cela n'empêcha pas, par exemple, que l'UDM soit balayée aux élections de 1976 et que les partis de gauche avec le MMM en fer de lance remportent, sinon en termes de sièges au Parlement, du moins en nombre de voix, une audience considérable. L'épouvantail aura fait faux bond pour ne laisser, derrière lui, qu'un petit ouvrage d'une quarantaine de pages. Si *Repiblik z'animo* ne peut pas franchement être classé comme BD Mauricienne, il en est de même de celle qui suivra deux ans après.

C'est en mars 1977 que sort « l'autre » premier album de BD publié dans le pays : *Jacques Désiré Laval, l'apôtre de l'île Maurice*, petite brochure de 32 pages « présentée »¹⁵ par Éric Francis et intégrée comme supplément dans la revue *La vie catholique*. L'initiative était du révérend Gerald Bowe, curé irlandais de la paroisse Sainte Hélène en charge de la promotion du dossier de canonisation du père Laval¹⁶.

Ce petit ouvrage apologétique, publié par l'évêché de Port-Louis, sur le plus grand missionnaire de l'histoire du pays était en couleur et diffusé dans les différentes paroisses de l'île. L'auteur de cette BD reste cependant encore mystérieux plus de 40 ans après car Éric Francis est resté un auteur inconnu. Il est possible qu'il s'agisse d'un des auteurs travaillant pour des maisons d'édition catholiques françaises pour la jeunesse comme Bayard ou Fleurus (*Cœurs vaillants* ou *Âmes vaillantes*), très actives sur l'île à cette époque. On peut aussi penser à un auteur britannique, inconnu

15 Selon le terme indiqué sur la couverture et dans l'ouvrage.

16 La couverture de l'ouvrage le présente comme un « extrait de la brochure du Rev. Gerald Bowe ».

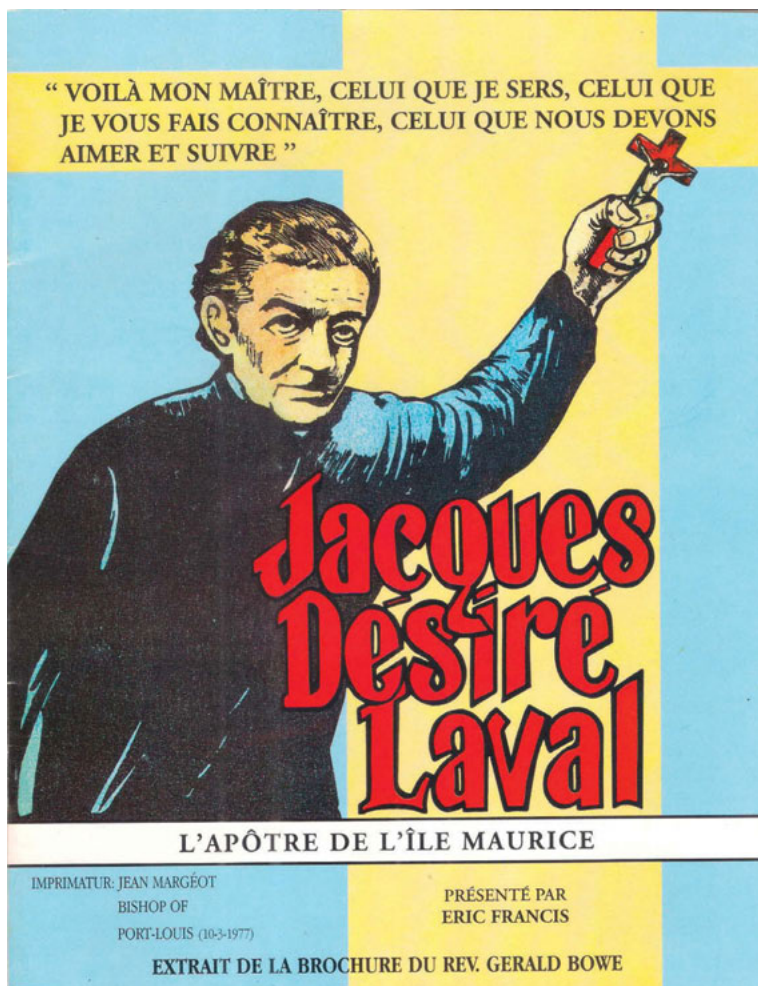


Figure 2

Francis Éric (resp.), *Jacques Désiré Laval. L'apôtre de l'île Maurice*,
Évêché de Port-Louis, 1977.

dans les pays francophones. La mention « *Beacon commercial* » en 3^e de couverture le laisse penser. Comme pour *Repiblik z'animo*, le style graphique – très marqué par les années cinquante – ne correspond pas à la période de diffusion. Peut-être est-ce une reprise d'une histoire éditée plus tôt sous d'autres latitudes. Cet album a connu, depuis, plusieurs réimpressions et plus de 40 années après sa première édition, le mystère demeure sur ses origines.

L'année suivante, la maison d'édition religieuse française, Univers média, fera paraître une autre BD biographique sur le Père Laval : *Le père Jacques Laval et le journal de la mission à l'île Maurice*. L'œuvre, largement hagiographique, était signée sous le pseudonyme de Franjacq. Celui-ci se fera connaître par la suite, sous son vrai nom, François Dermaut (1949-2020), en particulier pour la série *Les chemins de Malefosse*. Il a signé son dernier album en 2019, à savoir le tome II de la série *Rosa*¹⁷. En 1978, quelques planches de BD de S. Peerally seront visibles dans le manuel de littérature française *Moissons du monde* (1^{re} année).

Les années 1980 et 1990, l'ère des initiatives individuelles

Durant près d'une décennie, il n'y eut plus rien ou presque. Commencée pourtant en 1957, l'histoire de la bande dessinée Mauricienne ne prend toujours pas son envol, sans doute handicapée – on l'a déjà mentionné – par l'absence d'éditeur et, peut-être, de talents. De fait, les années quatre-vingt se caractérisent par une production erratique, sans que l'on ne puisse réellement parler de la création d'un milieu porteur. En 1984, *Ledikasyon pu travayer* édite la seconde bande dessinée en créole mauricien, intitulée *Manze pu lepep*, inspirée d'un texte de *Frère des hommes*. Mais cette BD didactique ne peut être considérée comme une œuvre

17 À noter que cette année 2019 a vu l'édition d'un ouvrage Mauricien pour la jeunesse sur le père Laval : *Dis-Moi le Père Laval* – Textes de Sylvio Lodoiska, illustrations de Vaco Baissac.

artistique à part entière et se situe surtout dans le contexte de la remise en cause du système capitaliste.

Il faut attendre encore trois ans pour que sorte le premier « véritable » album mauricien¹⁸ doté d'un scénario original. Œuvre de Roger Merven et de Jacques Germond au scénario, *Maumau, le dodo - souvenirs de genèse* est un album parodique sur la Genèse biblique. Passant en revue les grands faits de l'histoire humaine, l'album retrace la création du paradis terrestre jusqu'à la fin du monde... des dodos ! À ce titre – et au vu des doutes légitimes que l'on peut avoir sur le caractère Mauricien des productions déjà évoquées – on peut considérer Roger Merven comme le véritable créateur de la BD dans son pays. Un autre album de celui-ci sera édité après sa mort, en 1995 : *Vents mauvais et autres perturbations cosmiques*, un album sans paroles. Mais l'œuvre la plus connue de Roger Merven reste un ouvrage satirique illustré écrit par Yvan Lagesse, dit Volcy, sorti en 1979 et intitulé *Comment vivre à Maurice en 25 leçons* qui a connu beaucoup de rééditions depuis. Par la suite, Yvan Lagesse publie, en 2004, *Pierre, Moïse, les autres et Moi*, 17 ans après *Le Rosier de tonton et autres histoires* sans Roger Merven, remplacé par Marc Randabel aux illustrations. Ce dernier s'essaiera d'ailleurs également à la bande dessinée dans des revues (comme le magazine *5 Plus*, mais aussi – nous le verrons – à La Réunion avec *Le Cri du Margouillat*) et journaux d'entreprise au début des années quatre-vingt-dix.

En 1989, avec l'appui de l'évêché de Port-Louis, sort une biographie en bande dessinée de Jean Paul II par Patrick Beesoon. Première auteure de BD du pays, Joëlle Betsey publie de son côté en 1992 deux planches dans l'album collectif africain *Au secours* des Éditions Calao, devenant également la première bédéiste mauricienne à avoir été publiée en Occident, deux ans après son compatriote masculin, Éric Koo Sin Lin. Celui-ci avait en effet participé pour les Éditions Delcourt au collectif, *Les Enfants du Nil*, ouvrage des élèves diplômés de l'atelier de la bande

18 Au sens d'œuvre original.

dessinée d'Angoulême. Par la suite, à partir des années 2010-2011, Joëlle Betsey, sous son nom d'épouse Joëlle Maestracci, entamera une carrière d'illustratrice de livres pour enfants¹⁹ dont certains titres seront publiés localement. Mais elle ne refera plus de bande dessinée. Quelques années plus tard, Sadon (pseudonyme de l'époque de Annick Sadonnet) et Lallmohamed sortent une histoire de l'île Maurice en bande dessinée intitulée *L'Aventure mauricienne : un pays est né*, ouvrage assez médiocre qui sera distribué dans toutes les écoles de la République, grâce à un soutien gouvernemental.

À partir de 1999, le mois de la BD organisé par l'Alliance française de Maurice et soutenu par le projet franco-mauricien *Lire en français* de l'ambassade de France permet à quelques jeunes bédéistes mauriciens de bénéficier d'ateliers de formation de la part de professionnels français reconnus (Lepage, Rollin, Stassen, Valles etc.). Cette initiative, couplée avec un concours annuel de BD qui donne l'occasion au lauréat de participer au salon de la BD de Saint-Malo, permet l'émergence des revues locales *Ticomix* (3 numéros) et *Koli explozif* (1 numéro - orienté vers le manga) et la constitution d'un groupe de talents prometteurs dont Thierry Permal et Evan Sohun. Mais la principale tête d'affiche du groupe est Laval NG (Laval Ng Man Kwong), dont nous reparlerons plus tard, qui a remporté deux fois consécutivement le prix de la BD 1999 et 2000. Dans la foulée, l'Alliance française crée le salon *Île en bulles* qui connaîtra trois éditions (2003, 2005 et 2007) à Port-Louis, succédant à celui de la municipalité de Curepipe, en 1991 qui s'était tenu avec l'équipe du *Cri du Margouillat*.

En parallèle, Éric Koo Sin Lin sort à mille exemplaires en 1998 et 2000 : *Vive la patrie* et *Nous les Mauriciens*. Ces deux albums d'histoires courtes reprenaient des planches publiées dans l'hebdomadaire *Expresso*²⁰ où il se moquait, avec un humour

19 *La toile bleue* avec Shenaz Patel (2011), *Le dodo : mythes et légendes* avec Isabelle Hoarau-Joly (Orphie – 2013), *La ravinne de Danielle* avec Amarnath Hosany (L'atelier des nomades – 2019).

20 Cette page présente dans chaque numéro s'intitulait *Humour par Éric*.

ravageur et des dessins de très grande qualité, de la société mauricienne et de sa vision du multiculturalisme. Son expatriation en Australie dans le courant de l'année 2000 interrompra sa carrière sur place et en particulier *Aventures*, série publiée dans les quatre numéros de la revue *Autopsie* disparue cette même année²¹. L'arrêt de cette revue laissera un vide certain ce que ne manquera pas de souligner à l'époque le scénariste réunionnais Appollo dans un état des lieux paru dans le n° 13 du *Cri du Margouillat* :

La BD est aussi une forme d'expression contestataire, le journal *Autopsie* proposait un regard critique sur les institutions mauriciennes et sur le communalisme qui ronge la société insulaire. Hélas, dans un pays gagné par la frénésie de la réussite économique, il semble que la création artistique ne soit la priorité d'aucun gouvernement : *Autopsie* est mort dans l'indifférence.²²

Proximité oblige, les créateurs mauriciens bénéficient régulièrement de parutions de leur travail dans le journal réunionnais *Le Cri du Margouillat*. En effet, la création de cette revue en 1986 a représenté une formidable chance pour les auteurs locaux de BD qui ont pu trouver dans celle-ci une occasion unique de se faire publier et un moyen d'exprimer leur talent dans un contexte à l'époque peu favorable. Les Mauriciens ne sont pas en reste. Marc Randabel –déjà cité– fera une seule et brève apparition dans le numéro 9, suivi par Deven Teeroovengadam dans les numéros 10 et 11. Mais ces deux tentatives resteront sans lendemain, Deven préférant faire carrière dans la caricature (sous le nom de Deven T.) et Randabel choisir la voie plus sûre de graphiste pour une banque locale. Laval Ng, pour sa part, sera un compagnon de route du *Cri du Margouillat* entre 2000 et 2002. Cette apparition de Laval constituera le réel démarrage de sa carrière. Au même moment, en 1999, Annick Sadonnet fait publier sous un autre pseudonyme (AJOL) une autre bédé intitulée *Baril de poudre : les aventures de*

21 Pour en savoir plus sur ce départ, le lecteur peut prendre connaissance de cet entretien de 2007 : <http://africultures.com/eric-koo-sin-lin-de-la-reussite-a-lexil-10215/>.

22 *Le Margouillat* n° 13, décembre 2001, p.14.



Figure 3

Koo Sin Lin Éric, *Vive la patrie !*, Le cri du lézard, 1998.

Mario, le détective privé mauricien, mais cet album n'a pas plus de succès que celui de l'agent Pescado, dessiné en 1991 par Alain Arouff, sous un format inspiré des *heroic fantasy*.

Les vingt dernières années

Lors de ces deux dernières décennies, une production vivante et imaginative se développe, avec, parfois, un soutien public et à l'initiative de certains éditeurs, un peu moins frileux qu'auparavant.

Une scène manga émergente

En 2000, quelques années après Roger Merven, Joseph Claude Jacques reprend, avec moins d'humour, le thème du dodo dans *Heureux Dodo*. Ce bel ouvrage, sans textes, constitue la première incursion mauricienne dans le style manga. Le dessinateur n'était pas Mauricien, mais un Philippin, Surachart Damrikan. Cette première incursion sera suivie par d'autres.

La revue *Koli Xplozif*, dont un seul numéro avait été publié en 2005, n'avait pas donné lieu à un second numéro du fait de la défection de sponsors. L'équipe ayant publié ce magazine a alors décidé en 2011 de continuer l'aventure avec un fanzine intitulé *Ultimate Otaku Fanzine*. Neuf numéros sortiront jusqu'en 2015 ainsi que deux hors-séries (*Spécial Valentine* et *Mort d'ange*). En 2012, de jeunes mangakas ont publié huit numéros d'un autre fanzine, *Animu Jump Pilot*. Certaines des histoires sortiront aussi sous la forme de deux compilations, la première parue en décembre 2012 à l'occasion de l'événement *AnimuExpo* (organisé par Christelle Barbe), la seconde l'année suivante. Enfin un «Manga Contest» est organisé chaque année entre 2010 et 2015 à l'occasion des *AnimuExpo*. Si les projets d'albums sous format numérique sont légion, seule Christèle Barbe sort sous format papier certains de ses travaux sous le nom de Suicidollxp. Une

partie de sa production est en effet vendue et imprimée sur demande sur le site Lulu.com : *Akira Boys*, *Bitter 16*, *Seven Star Battles* (en collaboration avec Méduse A) mais aussi *Mort d'ange renaissance*. Pour les 23hBD, en 2017, elle a également dessiné *La cité des explorateurs*. Puis, en avril de cette année, pour l'Uom (University of Mauritius) Cosplay Festival, elle a fait un mini-manga intitulé *Red ribbon* et pour le Freecomicbookday le 6 mai, encore un autre, *Run*. Depuis 2016, elle a également sorti sur le marché mauricien les tomes I et II de sa trilogie *Stare*.

Beaucoup d'autres jeunes auteurs mauriciens dessinent dans ce style. Regroupés en association, ils sont très actifs et mènent plusieurs actions communes. Un site recensait d'ailleurs leurs productions (*nou manga*) ainsi qu'une page Facebook.

La formation en point d'orgue

Peu à peu, des formations apparaissent, permettant une amélioration du niveau des auteurs et une structuration du milieu. En 2010, deux jeunes dessinateurs, Thierry Permal et Evan Sohun, ont lancé un atelier d'initiation et de perfectionnement à l'illustration et à la bande dessinée avec une quinzaine de participants. L'exposition qui rendait compte des travaux s'est tenue au mois de septembre 2010 dans les locaux de l'Alliance française. Suite à cet atelier, une association de dessinateurs s'était créée afin de soutenir les efforts et les projets de chacun. C'est ce groupe qui formera l'ossature des auteurs qui participeront par la suite à deux albums collectifs : *Île était une fois* et *Les contes de Morne plage*.

Référence au patrimoine littéraire

L'île Maurice est surtout connue pour sa riche production littéraire, couronnée par le prix Nobel de Jean Marie Gustave le Clézio en 2008. Le nombre d'écrivains renommés y est important et fait la fierté de cette île peuplée d'histoire et de gens issus d'horizons divers. En début d'année 2016, un projet d'album collectif centré autour de contes de l'écrivain Malcolm de Chazal est monté en



Figure 4
Manga factory, 2017.

collaboration entre la collection L'Harmattan BD et la fondation Malcolm de Chazal. Cela a donné lieu à une adaptation par des auteurs Mauriciens mais aussi Malgaches de quelques textes issus d'un petit recueil de l'auteur, *Contes de Morne Plage*. Parmi les dessinateurs mauriciens ayant participé à l'aventure, on comptait Thierry Permal, Evan Sohun, Pov, Stanley Harmon et Munavvar Namdharkan ainsi qu'un scénariste, Umar Timol²³.

Laval Ng a également entrepris une collaboration fructueuse avec l'écrivaine et scénariste Shenaz Patel qui a permis la sortie d'une adaptation du célèbre ouvrage de Bernardin de Saint Pierre :

Paul et Virginie (2015, IPC), livre qui, par son succès, a fait entrer l'île Maurice (à l'époque île de France) dans l'imaginaire collectif européen en tant qu'île paradisiaque et bénie des dieux. Cette adaptation fut localement un succès commercial.

La BD historique fait son apparition

La riche histoire de ce petit pays sert aussi de support à quelques publications. C'est d'abord le cas en 2004, année où le Centre culturel Nelson Mandela - chargé de promouvoir la culture africaine et créole sur l'île – édite en langue créole *Zistoir ze ek melia: lepok esklavaz* (« Histoire de Ze et Melia à l'époque de l'esclavage », trad. des auteurs). *Moris, 1834* dessiné par Stanley Harmon. Cet album en grand format, revenait à l'occasion des commémorations du 170^e anniversaire de la fin de l'esclavage à Maurice²⁴ sur les conditions dans lesquelles celle-ci a eu lieu à travers la journée de deux enfants découvrant leur première journée de liberté. Vingt ans après, Stanley Harmon récidivait avec une autre bande dessinée en créole Mauricien traitant du thème de l'esclavage à Maurice. Intitulée « *Goulous, Letan Margo* »,

23 Déjà présent sur *Visions d'Afrique*, un autre collectif de la collection sorti en 2010, avec le scénario d'une histoire courte, *Les yeux des autres*.

24 Bien que l'île Maurice puisse être considérée comme un pays francophone, il fut durant plus de 150 ans une colonie britannique. Aussi, la date de l'abolition de l'esclavage est-elle 1834 et non 1848 comme à La Réunion.

l'album était soutenu par le Centre Nelson Mandela pour la culture africaine et créole. Le thème de *Goulous, Letan Margo* tourne autour du marronnage durant la période française (« goulous » est un mot d'antan utilisé pour désigner un noir).

Stanley Harmon explique sa démarche au journal *L'express* :

J'ai pris comme référence les noms des personnes qui ont déjà existé à différents moments de l'histoire. C'est un devoir de mémoire envers ces personnes. J'ai pris le nom de Françoise, une maronne poursuivie par Madame Lavictoire, qui est, elle aussi, un personnage qui a existé. J'ai fait ces deux personnes se rencontrer. L'histoire tourne essentiellement autour de la fuite de Françoise et de son espoir de trouver un lieu où les esclaves peuvent se réfugier en toute liberté. C'est une histoire de résilience.²⁵

Celui-ci, dans une autre interview à l'hebdomadaire *5 plus dimanche*, explique les raisons pour lesquelles sa production en matière de bande dessinée est aussi peu fréquente :

Un album en couverture cartonnée vous coûte environ Rs 400 l'unité²⁶ si vous pensez faire environ 200 exemplaires. Le bédéiste, à moins d'être millionnaire, doit prendre un prêt à la banque, espérer que son public soit suffisamment riche et croire en une certaine culture de la BD bien ancrée chez les Mauriciens.²⁷

Par ailleurs, Stanley Harmon est également écrivain pour le théâtre, il est l'auteur d'une pièce intitulée *Agaléga 1806* en 2009 présentée lors du Festival International Kreol (sa mère est d'origine Agaléenne).

25 Voir : <https://lexpress.mu/s/stanley-harmon-signe-goulous-letan-margo-531714>.

26 Environ 8-10€.

27 Voir : <https://www.5plus.mu/arts-et-tendances/goulous-de-stanley-harmon-des-sine-moi-lesclavage>.

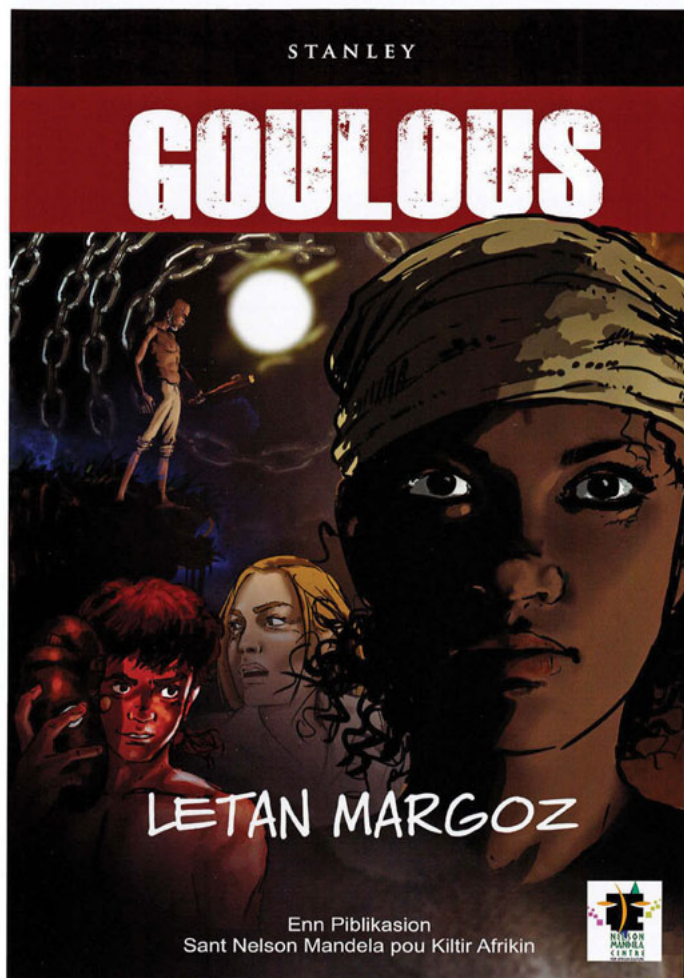


Figure 5

Stanley Harmon, *Goulous*, Centre Nelson Mandela, 2024.

En 2008, le caricaturiste malgache Pov, installé à Maurice depuis 2006, sort chez l'éditeur Le Printemps une adaptation d'un livre pour enfants, *L'île Maurice racontée à mes Petits-enfants*, publié dix ans auparavant par Éric Koo sin Lin et Jean-Claude de L'Estrac. Ce dernier, ancien ministre, journaliste et maire de Beau Bassin/Rose-Hill²⁸, revenait – à travers un texte appelant à la concorde nationale – sur l'histoire du peuplement de l'île à travers les âges²⁹. Nous reviendrons sur ce point par ailleurs. Deux ans plus tard, toujours avec la même intention de sensibiliser le public à l'histoire du pays, Khalil Muthy³⁰ dessinait et scénarisait *Captif à l'Isle de France*, album bilingue racontant l'histoire du capitaine Flinders détenu dans l'île pendant les guerres napoléoniennes.

Avec le soutien du projet français AfriBD, l'éditeur Vizavi, spécialisé dans le livre jeunesse, sort en 2011, l'album collectif, déjà cité, *Île était une fois* qui, au fil de huit histoires dessinées et scénarisées par Evan Sohun, Noah Nany, Thierry Permal, Pov, Munavvar Namdarkhan, Wilma Larché, Sébastien Langevin et Annouchka Ramcharrun, proposait une histoire sociale de l'île et de ses différentes vagues de peuplement. Laval Ng en avait dessiné la couverture³¹. Ce sera pendant plus de 10 ans, la seule expérience dans le domaine du 9^e art de cet éditeur Mauricien pour la jeunesse (Vizavi est l'éditeur de la série pour enfants, *Tikoulou*, gros succès populaire sur l'île) jusqu'à ce qu'en 2022, il édite *Popo Simone – Une histoire mauricienne* de J. L. Ticka, autrice Mauricienne inconnue jusque-là, qui travaillait comme graphiste pour des agences digitales à Londres. Dans ce premier roman graphique, J. L. Ticka évoque la figure de sa grand-mère, née en 1925 à l'île Maurice de parents originaires de Chine : Popo Simone. Celle-ci raconte à sa petite-fille ses souvenirs d'enfant, d'épouse

28 Une des grandes villes du centre du pays.

29 Jean-Claude de L'Estrac fut également candidat au poste de secrétaire général de l'Organisation Internationale de la Francophonie.

30 Khalil Muthy a également illustré des ouvrages pour enfants comme *Paul et Virginie raconté* (2006), *Un jour dans l'autre monde* (1998), *Notre Convention Racontée...* (1992) ou *Poissons de l'île Maurice* (1996).

31 Voir : <http://africultures.com/ile-etait-une-fois-un-album-de-bd-collectif-issu-dun-atelier-afribd-a-maurice-10097/>.

et de mère, un récit familial qui s'étend sur trois générations et témoigne du mode de vie d'antan. En 2009, l'une des autrices de *Île était une fois*, Annouchka Ramcharrun (employée au ministère de l'Environnement et du développement durable) publiait *Rajah à l'Aapravasi Ghat*, édité par l'Aapravasi Ghat Trust Fund³², BD de sensibilisation sur l'engagisme et qui racontait l'histoire d'un jeune travailleur sous contrat à la fin du XIX^e siècle.

En 2017, Laval Ng a continué à collaborer avec Shenaz Patel et l'historien Jocelyn Chan Low à travers la sortie du premier tome d'une série qui interroge l'identité mauricienne : *L'histoire de Maurice en bande dessinée*. Cette série fait l'objet d'une coédition entre l'imprimeur IPC³³ et les Éditions du Signe (situé en Alsace). Après les 10 premières pages dessinées par Laval Ng, Christophe Carmona³⁴ a pris la suite pour terminer le tome I et réaliser le tome II. En août 2020, le tome III est sorti, cette fois-ci entièrement dessiné par un Mauricien, à savoir Thierry Permal. Celui-ci dessine également le tome IV sorti en 2022 et qui traite de l'histoire de Rodrigues. Il s'agit là d'une première tentative d'éditer en BD l'histoire d'un pays du Sud, vue à travers le point de vue d'auteurs locaux (en l'occurrence Shenaz Patel et Jocelyn Chan Low). Nous en proposons une analyse par la suite dans le chapitre V.

BD religieuse

En 2007, la bédéiste belge Titane Laurent, installée à l'époque à Maurice, sort son tout premier livre, *God's stuff*, recueil de ses strips édités dans les plus grands journaux de l'hémisphère sud, le *Sunday Time* australien, en particulier. Deux autres tomes en anglais sortiront au cours des années 2010 puis 2011. En parallèle, en novembre 2008, l'auteur sortira localement *Dieu kiladi*,

32 Classé au patrimoine mondial de l'UNESCO, l'Aapravasi Ghat est un lieu de mémoire relatant l'histoire de l'engagisme à Maurice.

33 IPC avait déjà publié Maumau le dodo, trente ans auparavant.

34 Christophe Carmona est installé en Alsace.